CONTENAU

FOUILLES FRANÇAISES EN PHÉNICIE

Dr G. CONTENAU
CHARGÉ DE MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN SYRIE

Les Fouilles françaises en Phénicie

CONFÉRENCE FAITE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES
LE 27 FÉVRIER 1921

Extrait du Bulletin de la Société, tome IV (1914-1921).

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES
Musée Guimet (Place d'Iéna)

1922

Les Fouilles françaises en Phénicie.

Mesdames, Messieurs,

La Syrie, dont la Phénicie fait partie intégrante, est une des régions les plus fertiles en événements marquants de l'histoire de l'humanité, une des régions dont l'importance est la plus considérable pour l'évolution des religions.

Placée entre les grands empires de Chaldée et d'Égypte, la Syrie est un véritable trait d'union entre ces états, et vous savez le rôle qu'a joué le petit peuple de Phénicie dans la diffusion de la civilisation. On retrouve partout ses navigateurs, de l'Orient à l'Occident ; partout, grâce à eux, pénètrent les produits de l'industrie ; partout, nous retrouvons des traces de leur commerce. Sous l'envie mal déguisée des historiens de l'antiquité perce l'admiration que leur inspirait cette race, qui répandait les éléments du bien-être parmi les populations moins avancées, et à qui le monde ancien a été tellement redevable.

Ce que je voudrais vous montrer aujourd'hui, à travers le récit des expéditions archéologiques que je résumerai devant vous, c'est le rôle prépondérant de la France dans la connaissance de ce peuple initiateur, rôle de premier plan qui s'accorde si bien avec les traditions plusieurs fois séculaires de la France en Syrie, et, en définitive, avec la tradition générale de la France dans tout l'Orient.

La prépondérance de la science française dans la constitution des disciplines anciennes vous est connue ; chacun de vous a présent à l'esprit l'effort merveilleux du Français resti-

tuant au début du XIX^e siècle, grâce à la pierre bilingue de Rosette, la langue des Pharaons, et fondant l'Égyptologie : j'ai nommé Champollion.

Plus tard encore, sous le règne de Louis-Philippe, la France est la première à tenter l'exploration archéologique de la Mésopotamie, et c'est Botta, consul de France à Mossoul, qui découvre à Khorsabad le palais de Sargon II, roi de cette Assyrie dont on gardait alors à peine le souvenir. Je souhaite que cet exposé soit une fois de plus l'affirmation de la science française, qui, sur le terrain de toutes les archéologies, pour ne citer que celui-là, peut relever fièrement la tête et prétendre ne recevoir ses inspirations d'aucune discipline étrangère.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle les investigations des savants ne s'étaient portées qu'incidemment sur la Phénicie ; c'est alors qu'un Français, l'abbé Barthélemy, attaché au Cabinet des Médailles, essaya de déchiffrer les légendes phéniciennes qui se trouvaient sur certaines monnaies. Sachant par avance le nom des villes qu'il pouvait rencontrer et s'appuyant sur la connaissance qu'il avait de l'hébreu, il lut ainsi quelques noms phéniciens et put fixer la valeur de plusieurs caractères. Il résolut ensuite de s'attaquer à un texte plus complet ; jusqu'ici on ne possédait que des copies peu fidèles d'inscriptions relevées par les voyageurs ; Barthélemy comprit qu'il fallait procéder à l'étude directe d'un monument original ; on venait justement de découvrir à Malte, où les Phéniciens avaient eu autrefois des comptoirs, une inscription bilingue grecque et phénicienne, gravée en double expédition sur deux petits cippes en forme de colonnettes. Un de ces cippes resta à Malte, l'autre fut envoyé à Paris. L'abbé Barthélemy s'en servit pour son déchiffrement et put, grâce à l'inscription grecque, traduire celle qui était écrite en phénicien, fixant ainsi la valeur des lettres de cet alphabet jusqu'ici inconnu. Ce cippe, qu'on peut à bon droit qualifier d'historique, est conservé au Musée du Louvre.

A partir du milieu du XIX^e siècle, les recherches pendant un temps stationnaires, deviennent plus nombreuses et les décou-

vertes se précipitent ; c'est l'époque où de grands voyages d'exploration se poursuivent en Palestine et en Syrie. Le Président de votre Société, M. Babelon, à qui nous devons, dans son *Manuel d'Archéologie orientale*. une savante et attachante description de l'art phénicien, résumait il y a deux ans au Congrès de la Syrie, à Marseille, l'œuvre de trois de ces grands voyageurs, le duc de Luynes, Louis de Clercq et le marquis de Vogüé. Ce sont, en effet, trois noms qu'il ne faut pas oublier ; en même temps que ces explorateurs élargissaient notre connaissance du pays et de ses monuments au cours de voyages successifs, ils constituaient au prix de mille difficultés, des collections. sur certains points sans rivales, d'objets provenant de la région syrienne, collections qu'ils destinaient à la France.

En 1855, le hasard semblant vouloir s'improviser l'auxiliaire des chercheurs, fit découvrir â Saïda (c'est le nom moderne de l'antique Sidon), le sarcophage d'Eshmunazar, roi des Sidoniens. Au Sud de la ville, sur la droite du chemin qui mène aux villages voisins, s'élève une butte rocheuse, semblable à tant d'autres du pays. Les paysans constatèrent qu'une paroi de la butte s'était écroulée, mettant à découvert une fosse où l'on trouva un énorme sarcophage de pierre noire ayant l'allure générale d'une boîte à momie égyptienne et portant une longue inscription. La pièce était de valeur capitale ; c'étaient la première grande inscription, le premier monument important trouvés en Phénicie même. Grâce à la générosité du duc de Luynes, le sarcophage d'Eshmunazar entra peu après au Musée du Louvre. L'inscription qui énumérait les fondations pieuses du monarque jetait un jour nouveau sur l'histoire et les idées religieuses de la Phénicie, en même temps qu'elle nous restituait le nom d'un souverain dont l'histoire n'avait pas gardé le souvenir.

On situe d'ordinaire Eshmunazar et sa dynastie au v^e siècle avant notre ère. Ce sarcophage est purement égyptien ; c'est un des nombreux témoignages de l'influence qu'avait su prendre l'Égypte en Phénicie.

Une telle découverte excita la curiosité du monde savant.

Aussi, lorsque la France fut amenée, en 1860, à rétablir l'ordre en Syrie qu'ensanglantaient les massacres de chrétiens par les Druses, une mission archéologique fut-elle jointe à l'expédition militaire. La direction de cette mission fut confiée à Ernest Renan, nommé depuis peu professeur de langues sémitiques au Collège de France. Cette mission eut la durée de l'expédition, un peu plus d'un an. Renan fut admirablement servi par les circonstances ; il obtint le concours de la main-d'œuvre militaire, infiniment préférable à celle que pouvait fournir le pays ; il reçut des renseignements d'indigènes reconnaissants ; il rencontra enfin deux hommes de cœur et de savoir : l'architecte Thobois et le Dr Gaillardot qui prirent la direction des chantiers les plus importants, et les fouilles purent être menées en plusieurs endroits à la fois : à Amrit et Byblos, au Nord de Beyrouth, à Saïda et Tyr dans le Sud, pour ne citer que les points principaux.

Ces fouilles ont donné de précieux résultats archéologiques. Elles nous ont fait connaître le vieux temple phénicien. Ce temple, chez les Phéniciens, comme chez les anciens Sémites, n'est pas un vaste bâtiment semblable au temple grec ou à nos églises modernes ; c'est une enceinte sacrée à ciel ouvert au milieu de laquelle s'élève l'autel ou une toute petite chapelle pour la divinité. Le sanctuaire actuel de la Mecque est un bon exemple de ce type. Le temple d'Astarté à Byblos fut représenté sur une monnaie d'époque impériale. Abstraction faite des adjonctions au plan primitif, c'est une cour à portique où se dresse un bétyle, ou pierre sacrée. Il en est de même à Amrit où un naos occupe le centre de la cour.

On nomme ainsi de petites chapelles dont la forme est égyptienne et dont les ornements : *uræus*, disque ailé, font partie de l'art décoratif du pays auquel a été fait cet emprunt.

Ces fouilles nous ont fait connaître sous quel aspect les Phéniciens représentaient leurs divinités. La Phénicie est le point de rencontre des influences de la Mésopotamie et de l'Égypte, et nous y retrouvons constamment un écho de ces deux civilisations ; les dieux phéniciens semblent de véritables

dieux égyptiens au milieu du premier millénaire avant notre ère.

Au contraire, les adorateurs de ces divinités que nous représentent fréquemment les monuments ont le costume oriental ; après la conquête du pays par les Perses, au v[e] siècle avant notre ère, les modes perses ont complètement envahi le pays.

Nous avons aussi, grâce à ces fouilles, acquis une connaissance très complète des tombes phéniciennes. Les plus anciennes qu'ait trouvées Renan sont des puits de 8 à 10 mètres de profondeur au fond desquels s'ouvrent des chambres funéraires où l'on déposait les morts. Plus tard, un escalier donne accès à la caverne funéraire qui se complique, devient un véritable appartement à plusieurs chambres dans lesquelles on introduisait les sarcophages. Ceux-ci sont des cercueils en marbre dont le couvercle rappelle celui des boîtes à momies égyptiennes.

De tels sarcophages sont une déformation du type égyptien que nous fournit celui d'Eshmunazar ; l'artiste dont les regards se tournent de plus en plus vers la Grèce ne garde bientôt plus que la forme primitive du sarcophage, et traite la tête selon le génie hellénique. Les sarcophages dits « anthropoïdes » à cause de leur forme qui rappelle un homme couché, ont été retrouvés en plusieurs points de la Phénicie ou même dans les pays qui avaient subi l'influence phénicienne.

Plus tard enfin, les Phéniciens emploient des sarcophages en forme de caisses, soit en bois de cèdre, soit en marbre plus ou moins sculpté et les caveaux sont ornés de peintures d'un bel effet décoratif.

Après les fouilles de Renan, les explorations archéologiques cessèrent en Phénicie pendant quelques années. En 1887, le hasard se chargeait de nouveau de provoquer une merveilleuse découverte. Un paysan de Saïda qui labourait son champ, vit tout à coup sa charrue disparaître à demi dans une excavation ; c'était l'ouverture d'un tombeau dont on retira des trésors archéologiques inestimables : tout d'abord le sarcophage du roi Tabnit, père d'Eshmunazar dont nous

avons parlé tout à l'heure (vᵉ siècle), puis une série de sarcophages un peu moins anciens, du travail le plus précieux, et qui appartinrent à une famille princière de Sidon. Ces sarcophages sont conservés aujourd'hui au Musée de Constantinople. Le hasard les a fait découvrir, mais c'est encore à un Français, M. Théodore Reinach, qu'on doit l'étude et la publication de cette importante nécropole, en collaboration avec Hamdi Bey.

Parmi ces sarcophages nous devons citer particulièrement celui dit d'Alexandre, non que ce roi y ait été inhumé, mais parce que sur un de ses longs côtés figure une bataille entre Perses et Grecs où le conquérant est représenté. Les divers sarcophages de cette série, d'un magnifique travail et dont la plupart durent être faits par des artistes grecs, occupent le ivᵉ siècle avant notre ère.

Nous arrivons ainsi à l'année 1913 ; à ce moment le gouvernement français préoccupé de rappeler nos droits séculaires sur la Syrie et de renouveler la tradition, résolut de reprendre l'exploration archéologique du pays, abandonnée depuis Renan. Il projeta de commencer des fouilles méthodiques sur le site de Sidon, et je fus désigné pour accomplir ce travail. Après un voyage préparatoire à l'automne de 1913, je revins à Saïda au printemps de 1914, où je me rencontrai avec un fonctionnaire des Musées ottomans, Macridy Bey, car la France devait collaborer avec la Turquie. Ces fouilles, exécutées aux frais de la France qui en assumait la publication, ont été interrompues par la guerre.

A la fin des hostilités, dès l'occupation française succédant à celle des Anglais, le général Gouraud, Haut-Commissaire en Syrie, qui prit possession de son poste au début de 1920, se préoccupa de faire reprendre les travaux de Saïda ; jusque fin juillet, la situation politique ne le permit pas ; à ce moment, grâce à la fermeté du général Gouraud, il fut possible de songer de nouveau aux recherches archéologiques.

J'ai donc pu recommencer, à l'automne dernier, mes travaux sur le site de Sidon. Le matériel de fouilles avait été plus ou moins pillé pendant la guerre, les conditions de

l'existence n'étaient pas encore extrêmement favorables, néanmoins les investigations se sont poursuivies d'une façon satisfaisante, et ce sont les résultats de ces deux campagnes que je vais résumer devant vous.

Saïda est aujourd'hui une ville de 12 000 habitants, en majorité musulmans ; ses maisons se groupent autour d'un château-fort dominant un promontoire qui délimite ainsi deux anses : l'ancien port égyptien au Sud, dont il ne reste que le souvenir, et le port moderne au Nord. Celui-ci n'est d'aucune



Fig. 22.
L'ancien port égyptien.



Fig. 23.
Le château de la mer.

utilite pour les grands navires qui doivent mouiller au large ; il est ensablé depuis le temps de l'émir druse Fakhr ed-Din, maître de Sidon au XVII^e siècle, qui, craignant une attaque des Turcs, en fit combler l'entrée pour le rendre impraticable.

Tout autour de cette agglomération d'habitations, s'étendent à perte de vue les jardins d'orangers, d'abricotiers et de bananiers qui font la fortune de Saïda, puis viennent les premières pentes pierreuses et désolées du Liban.

L'ancienne ville occupait une superficie un peu supérieure à celle de la ville moderne ; néanmoins le cœur de la cité correspondait au centre de l'actuelle Sidon, et les nécropoles parsemaient la zone occupée aujourd'hui par les jardins.

Pour le voyageur qui vient de Beyrouth, ce qui frappe la

vue, tout d'abord, c'est le Château de la Mer, élevé par les Croisés sur un îlot à proximité du rivage, et réuni par un



Fig. 24.
La grande rue.



Fig. 25.
Rue dans l'intérieur de la ville.

ancien pont à la terre ferme. Il date du XIIIe siècle et la façade regardant la terre est en assez bon état ; malheureusement la mer, toujours forte en cet endroit, a beaucoup endommagé l'intérieur.



Fig. 26.
Cour du khan français.

Puis l'on s'engage dans une large rue qu'encombrent les voitures et les flâneurs. Des passages voûtés conduisent dans la ville; là, ce sont d'étroites ruelles bordées des hauts murs aveugles des maisons. Des constructions les enjambent, formant des tunnels obscurs qui succèdent brusquement à l'éblouissante clarté du jour ; c'est la ville arabe du Moyen Age, restée telle quelle sans retouche, dans tout son pittoresque.

Cette promenade à travers les ruelles nous mène au Khan

français. On nomme khan de vastes bâtiments solides, bien fermés et pouvant défier les attaques, dans lesquels on entreposait les marchandises. Sur une cour intérieure s'ouvrent les divers magasins. Le khan français, construit au XVIIe siècle, était avant la guerre demeure de l'agent consulaire de France



Fig. 27. — Le grand château.

et d'un établissement de sœurs françaises. C'est une construction de belle allure avec sa cour bordée d'arceaux.

A l'autre bout de la ville se dresse le château dit de Saint-Louis, mais qui est en réalité bien postérieur au XIIIe siècle. Il est bâti sur une éminence qui domine la mer, et puisque ce fut de tous temps par sa position un lieu d'élection pour protéger et surveiller la ville, il était indiqué d'y entreprendre des travaux.

Nos pressentiments ne nous ont pas trompé; tandis que



Fig. 28. — Un chantier de fouilles.

jusqu'ici les fouilles régulières en Phénicie n'avaient pas

donné de monuments antérieurs à la période perse, c'est-à-dire au VI^e siècle avant J.-C., les sondages du Château nous ont amené jusqu'à la fin de l'âge du bronze, soit à une période correspondant à l'an mille avant notre ère. Sur d'autres points du Château, j'ai retrouvé de très importants souterrains comblés en partie, plus bas encore des bâtiments d'époque romaine où l'on a eu la bonne fortune de découvrir des fragments d'ivoires gréco-romains, ayant beaucoup souffert du temps, mais d'un excellent travail.



FIG. 29.
Stèle funéraire en mosaïque.

Au Sud de la ville, près de l'endroit où fut découvert jadis le sarcophage d'Eshmunazar, nous avons exploré les parties de la nécropole que n'avait pas fouillées Renan. Certaines tombes ont livré un mobilier funéraire intéressant, entre autres une charmante statuette de Vénus en bronze d'époque romaine, parfaitement conservée, avec les boucles d'oreilles et bagues de la défunte.

Ailleurs nous avons découvert un sarcophage représentant sur un petit côté le type du navire marchand phénicien, celui que la Bible appelle le « navire de Tharsis » ; c'est la première représentation de ce genre en Phénicie.

Nos investigations se sont poursuivies tout autour de Sidon

sur les collines qui dominent la ville. Au village d'Eulmân, nous avons découvert une stèle en mosaïque qui avait appartenu à un riche tombeau. Cette stèle qui peut être du IVe siècle



FIG. 30. — Sarcophage anthropoïde, face.

de notre ère, est un témoignage de l'influence occidentale en Syrie ; la défunte porte un nom sémitique : c'est la dame Alaphata, le défunt au contraire porte un nom grec : Théoros.

Ce monument est jusqu'ici le premier de cette espèce pour la Phénicie.

Au village de Kafer Djarra, à quelque distance de Saïda, nous avons été assez heureux pour faire un bond dans le passé ; nous y avons trouvé des tombes en four de boulanger où les cadavres étaient déposés sans cercueil, à même le sol recouvert d'un lit de petits cailloux. Le mobilier funéraire de ces tombes, consistant en céramique et scarabées gravés, nous donne une date d'environ 1500 avant notre ère.



Fig. 31.
Sarcophage anthropoïde, profil.

Enfin sur un chemin qui dévale des collines à la ville, un sondage a mis au jour deux sarcophages anthropoïdes du v^{e} et du iv^{e} siècles avant notre ère, du type de ceux que je décrivais tout à l'heure. Sur l'un d'eux, les touches de couleur rouge qui ornaient les cheveux et les yeux étaient absolument intactes. Ces deux sarcophages illustrent d'une façon manifeste la marche des influences artistiques occidentales en Syrie ; le premier garde la gaucherie habituelle aux œuvres du v^{e} siècle ; le second se montre tout imprégné d'influences grecques.

Au flanc des premiers contreforts du Liban nous avons ouvert une tombe ornée de peintures ; le contenu avait été pillé jadis par les violateurs de sépultures, mais on y voyait encore des traces de la décoration : fresques à personnages,

guirlandes, oiseaux, et des inscriptions commémorant les défunts.

Ces tombes autrefois très fréquentes dans la région sidonienne deviennent aujourd'hui assez rares, et malheureusement toutes celles qui ont été découvertes il y a une cinquan-

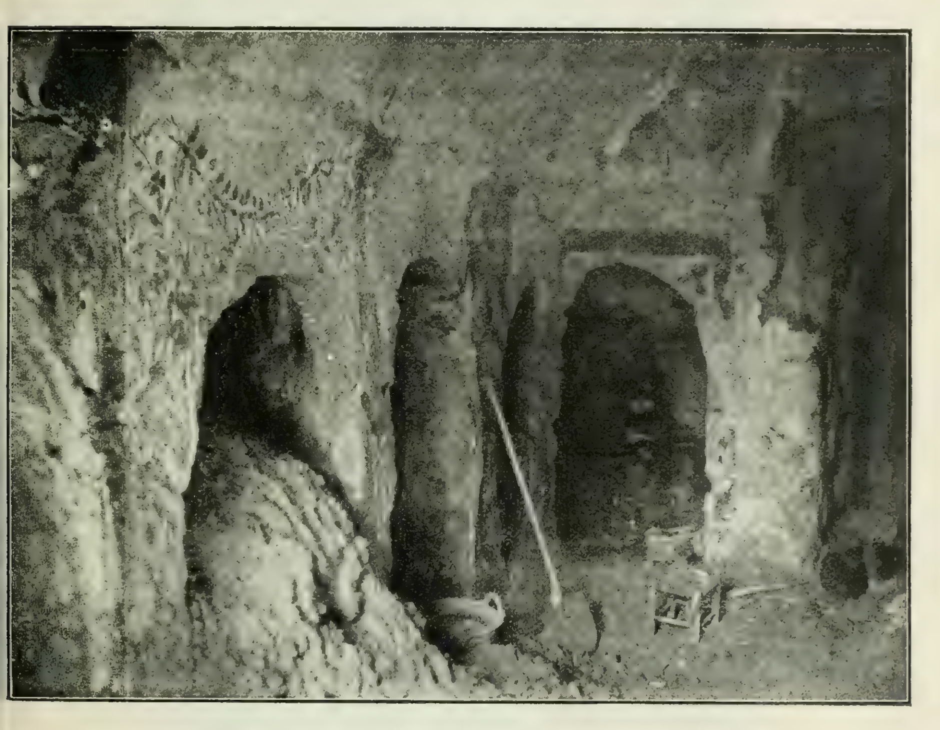


Fig. 32. — Caverne funéraire à inscriptions et peintures.

taine d'années sont irrémédiablement dégradées aujourd'hui. L'an dernier on en a rencontré une à Saïda, encore en assez bon état, ornée de représentations d'animaux et de pampres : elle sera soigneusement conservée.

Au cours de ces découvertes, mille petits objets ont été recueillis, outre de très nombreux échantillons céramiques,

soit vases, soit statuettes, de la verrerie, des boucles d'oreilles, des colliers d'époques diverses.

A l'automne dernier, j'ai effectué quelques sondages sur



Fig. 33. — Fresque funéraire.

l'emplacement d'un temple qu'on a reconnu avoir été consacré à Eshmun, le dieu de la santé des Phéniciens, que les Grecs ont assimilé à leur Esculape. Ce temple se composait jadis d'une terrasse construite en blocs cyclopéens, adossée à une

colline qui dominait un fleuve. Sur cette terrasse formant enceinte sacrée s'élevait sans doute le petit sanctuaire habituel ; de tout cela il ne reste aujourd'hui que les murs formant les limites de l'enceinte ; mes recherches m'ont montré

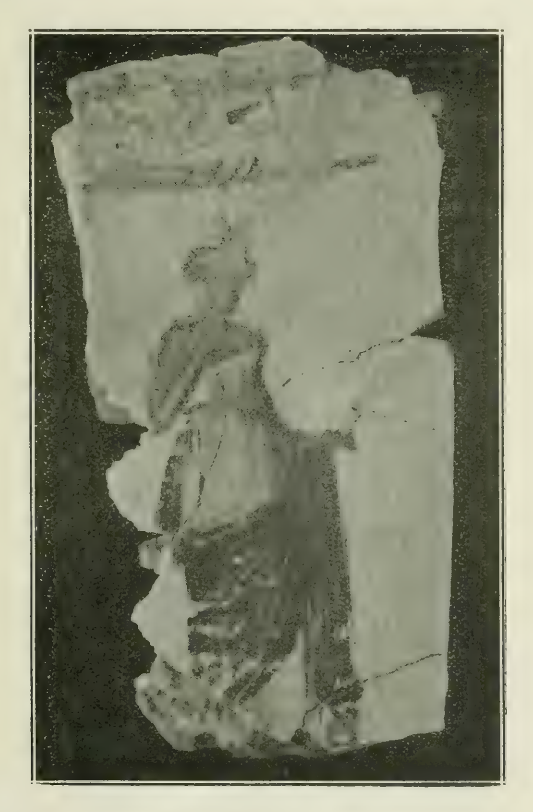


Fig. 34. — Fresque funéraire.

l'existence d'autres bâtiments très importants qui prolongeaient le temple dans la direction du fleuve. Nous savons par des inscriptions trouvées dans l'épaisseur des murs, que ces gigantesques contreforts ont été élevés par un roi de la

dynastie à laquelle appartiennent Eshmunazar et Tabnit, ce qui les date d'environ 400 avant notre ère.



Fig. 35. — Épitaphe relevée dans la caverne à inscriptions.

Plus au Nord enfin, en remontant vers Beyrouth, au village de Djiyé situé sur le bord de la mer, nous avons déblayé les

restes d'une basilique byzantine ; outre le plan de cette basilique et des fragments de mosaïque très importants, nous avons relevé une inscription grecque de grand intérêt.

Ainsi que vous le voyez, les fouilles de Sidon ont donné jusqu'ici des résultats fort encourageants ; les monuments trouvés à Saïda ont été transportés à Beyrouth et prendront place dans le Musée que le Haut-Commissariat se propose d'y inaugurer. Ce qui fait l'intérêt des dernières campagnes, c'est que nous avons pu remonter dans le passé plus haut qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. C'est ainsi que sur le chantier de Kafer Djarra j'ai atteint la date approximative de 1500 avant notre ère, et le début du premier millénaire avant Jésus-Christ sur le site du Château.



Fig. 36. — Mosaïque de Djiyé.

Si nous revenons aux travaux exécutés dans le passé, pendant tout le cours du xix^e siècle, vous reconnaîtrez, j'en suis sûr, que la connaissance de la civilisation phénicienne est une œuvre dont la France a le droit de s'enorgueillir, qu'il s'agisse du déchiffrement de la langue, des voyages des Luynes, de Clercq, Vogüé, ou des recherches de Renan.

Le mandat sur la Syrie qui a été conféré à la France va permettre à notre pays de s'adonner plus complètement encore à la tâche entreprise, et de réaliser un grand plan d'ensemble. Ce plan devra évidemment tenir compte des sérieuses compressions que réclameront les prochains budgets. Malgré

cela, la France saura, n'en doutons pas, allier les nécessités présentes au souci de ce qu'elle doit à son passé.

Pour une telle tâche, les concours matériels et moraux de toutes sortes sont nécessaires. La part que votre Société, Mesdames et Messieurs, veut bien prendre à ces sortes de recherches, est un sûr garant de l'aide que vous apporterez à cette entreprise, et, je veux, en terminant, vous remercier de la marque tangible d'intérêt que la Société française des fouilles archéologiques a bien voulu donner aux travaux de Saïda lors de ma dernière campagne.

Dr Contenau,
Chargé de mission archéologique
en Syrie.